

La forme des villes d'Algérie

Toute ville devrait être dotée d'un lieu en hauteur, d'une colline, même artificielle, équipée de façon à ce que les habitants et les visiteurs puissent y monter et y faire halte agréablement tout en jouissant du panorama de la ville.

Du monument de El Riadh ou de la terrasse de l'hôtel Aurassi à Alger, du Belvédère de Annaba ou du Djebel Lalla Setti à Tlemcen, l'on peut admirer l'étendue de la ville, en écouter les rumeurs et les sons, en observer les activités, en reconnaître les différentes parties, identifier les lieux familiers ou plus connus, les parcours et les rues principales, tenter d'en reconstruire l'histoire et se remémorer les étapes de sa croissance et de ses transformations, imaginer ou craindre sa croissance future...¹.

Alger offre un panorama fascinant, qui couvre désormais sans interruption la ligne ondulée des collines de la Casbah jusqu'à Bordj el Kiffan et plus loin encore, occupant avec les câbles de l'autoroute, de la vieille Moutonnière et de la voie ferrée l'étroite plaine qui sépare les collines de la mer. Un panorama fascinant comme l'est l'occupation fragmentaire, envahissante et tumultueuse de la plaine d'Annaba vers la zone archéologique, ou encore l'approche menaçante de la périphérie de Tlemcen qui contourne (jusqu'où?) la ligne des murs de la Mansourah, signalée sur de longs intervalles seulement par les ruines des tours.

D'ici, du haut, la vaste vue de la ville est un spectacle grandiose, et la ville se présente comme un phénomène naturel, inévitable et puissant.

La ville contemporaine est la ville de la grande dimension, mais la grande dimension n'est pas seulement l'étendue quantitative de la ville sur le territoire; celle-ci n'est que l'aspect le plus immédiat et évident d'un phénomène beaucoup plus complexe, qui est plutôt une façon d'être, la manière dont la ville croît et se construit, un caractère constitutif et, dans le bien et dans le mal, une qualité de la forme de la ville contemporaine. La grande dimension est aussi présente dans la forme des villes petites et moyennes, dans les quartiers, dans les rues et dans les édifices, dans la configuration de l'espace, dans la façon d'occuper le terrain, de s'y poser et d'en modifier les profils, dans la disposition et dans la forme des volumes construits, dans la façon d'utiliser et de considérer le territoire périphérique à la ville, dans l'image que la ville offre d'elle-même.

La grande dimension réside dans l'intensité et la rapidité de croissance des villes. En Algérie, la population urbaine est passée de 30% du total en 1966 à 40% en 1977 et à 50% en 1987, avec une population totale, à cette dernière date, de 23 millions d'habitants. D'après les estimations, 65% de la population totale sera urbaine en l'an 2000. Et

les grandes villes (Alger, Oran, Annaba, Constantine) ne sont pas les seules à croître, le phénomène touche aussi les villes petites et moyennes: celles de moins de 50.000 habitants, qui regroupaient 38% de la population urbaine en 1966, en abritaient 44,9% en 1987². La localisation des activités industrielles, décidée dans le cadre des politiques de développement, et la réorganisation administrative du territoire, avec la promotion à chef-lieu de Wilaya (région) ou de Daira (province) de centres urbains de petite et moyenne dimension, provoquent, parallèlement au phénomène «physiologique» de l'exode rural, une croissance urbaine rapide et intense; en l'espace de dix à quinze ans, certains centres de petite et moyenne dimension voient leur population initiale augmenter de trois, cinq ou dix fois.

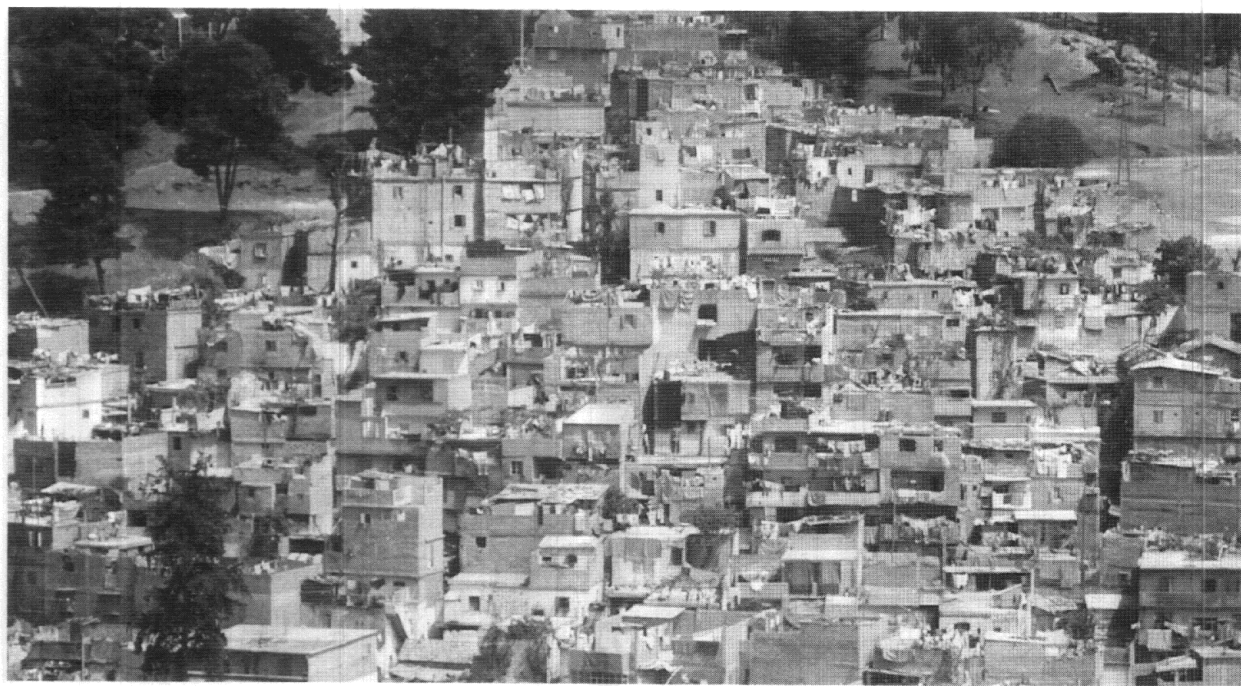
Arzew, petit village de pêcheurs situé sur la côte, à l'est d'Oran, est maintenant une ville nouvelle, constituée par l'ancien centre colonial et par deux énormes quartiers de bâtiments publics, qui regroupent des milliers de logements, de résidences pour le personnel de la raffinerie de pétrole. Les villes de Beni Abbes, M'Sila et Setif, sur les hauts plateaux, ont littéralement explosé depuis leur promotion à chef-lieu et en raison du développement industriel. Hassi Messaoud, la ville du pétrole qui se dresse en plein désert, comptait 6.000 habitants en 1970. Elle en a près de 40.000 aujourd'hui.

L'ampleur et la rapidité de cette croissance, survenue dans les quinze, vingt dernières années, se lit facilement dans la forme de la ville, à partir de la confrontation entre les parties historiques et les quartiers récents, dont l'étendue est nettement supérieure à celle des premières. Les rues, la disposition et l'implantation des nouveaux quartiers, les types d'édifices, surtout dans les quartiers d'intervention publique, apparaissent clairement comme les produits récents de la ville contemporaine. La dimension de la ville contemporaine est alors facilement lisible et comparable avec la dimension de la vieille ville, généralement petit «centre historique» colonial, désormais perdu dans la grande étendue de la ville et évidemment hors échelle par rapport au rôle, qu'il garde souvent, de centre urbain.

La grande dimension se manifeste aussi dans le paysage urbain de la ville contemporaine. A ses confins plus extrêmes, elle n'est qu'un chantier: paysages de terrassements, de tranchées, de grues, de routes en construction, de routes qui se terminent brusquement sur une limite qui n'est que provisoire, pointant tout droit vers les régions extérieures à cette frontière provisoire du construit, façades de bâtiments plus ou moins finies, qui forment d'autres frontières urbaines provisoires, fers d'attente qui pointent de partout, aussi bien des



LA VILLE SANS LIMITES ET LA VILLE FRAGMENTÉE: TLEMCEN, MANSOURA



LA VILLE SANS LIMITES ET LA VILLE FRAGMENTÉE: CONSTANTINE, UN QUARTIER SPONTANÉ

maisons en construction dans les chantiers que des terrasses de couverture des maisons auto-construites, déjà habitées au rez-de-chaussée et prêtes à de nouvelles sur-élévations...

La ville est en expansion, vitale et fertile, et elle continuera de l'être: c'est ainsi que l'on a conscience de la croissance future, certaine et continue, qui contribue puissamment à créer la sensation de la grande dimension. L'on regarde le territoire autour de la ville et l'on ne peut s'empêcher d'imaginer où et jusqu'où elle pourra s'étendre dans les dix prochaines années.

La ville apparaît sans limites. Les modèles urbains adoptés dans la planification, qui prévoient des quartiers de bâtiments publics, d'équipements et de services collectifs isolés au sein de leurs grands lots, selon une localisation «par à-coups», ce qui fait que de vastes surfaces informes, non exploitées, se dressent entre une partie de la ville et l'autre; les quartiers spontanés qui semblent naître selon des logiques totalement différentes, mais qui produisent la même ville en taches de léopard, puisqu'ils suivent, comme les précédents, la logique de la disponibilité des zones; les édifices du même type et les œuvres du même type, qui se répètent plusieurs fois dans la ville, et qui se retrouvent et se dressent n'importe où, à

n'importe quelle distance de la «ville», et dans n'importe quelle région du pays; les champs cultivés qui résistent encore et qui se réintroduisent dans les zones laissées libres entre les quartiers et les édifices, en alternance avec les zones abandonnées qui se prolongent, depuis les frontières urbaines provisoires, jusque dans les zones cultivées «extérieures»; les maisons qui se dressent, isolées ou par petits groupes, dans les zones cultivées à l'extrémité de la ville, premiers signes des nouveaux quartiers encore à l'état naissant. Ces phénomènes et ces situations rendent difficilement lisibles, et donnent même l'impression parfois qu'elles ne sont pas proprement identifiables, les conditions de lieu qui permettent de définir ce qui est à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur de la ville. De sorte qu'à la fin, tout le territoire semble pouvoir être, dans toute son étendue, le siège de la ville, et les seules limites évidentes deviennent les contraintes physiques et les convenances de localisation.

La ville sans limites n'est plus perceptible comme une forme d'ensemble, comme un corps unique. Ceci exalte ultérieurement la perception de la grande dimension urbaine.

La grande étendue ne permet plus, même du haut, d'avoir une vision d'ensemble de toute la cité. La

LA GRANDE DIMENSION DANS LA VILLE: ANNABA



ville contemporaine perd ensuite sa forme compacte, elle se fragmente et s'effrite. Elle se fragmente avant tout parce que la ville se structure en taches de léopard, parce que la ville contemporaine est essentiellement une ville construite par grands et petits lots (quartiers entiers et édifices seuls) collés les uns aux autres mais aussi, nous l'avons vu, avec des grands et petits espaces ouverts entre un lot et l'autre. Et elle s'effrite parce qu'à l'intérieur de chaque lot et dans leur assemblage l'un avec l'autre, surtout de ceux des bâtiments publics, il se forme une implantation qui n'est pas l'implantation urbaine de type historique, celle de la «ville des espaces fermés», dans laquelle la masse compacte et généralement homogène des édifices est traversée, marquée et creusée par les vides de l'espace public, mais une implantation différente, celle de la «ville des édifices», dans laquelle les édifices, isolés les uns des autres, disposés en série ouverte et répétitive, deviennent les principaux protagonistes de la forme de l'espace de la ville. Cette structuration de la ville par fragments et édifices rend difficile, outre la perception et l'identification des limites de la cité, l'appréciation d'une forme d'ensemble, et ce même pour les villes de petite et moyenne dimension. Les métaphores et analogies formelles cou-

ramment utilisées ne peuvent plus être associées aux lieux géométriques de petite étendue, tels que le centre ou le noyau, et ne peuvent plus être de type anthropomorphe, naturaliste ou objectal. Elles se réfèrent désormais à des événements dynamiques, sans forme définitive, en évolution continue et, de plus, ayant une connotation à priori négative: explosion, inondation, occupation, avalanche, croûte de bâtiment et autres. Ou encore à des choses ou des lieux géométriques de forme casuelle, ou sans forme, ou d'étendue indéfinie: tâche d'huile, continuum, zone urbaine, conurbation.

Un autre facteur qui rend difficile la vision de la forme d'ensemble de la ville est l'évolution quantitative et qualitative du rapport entre la ville même et le site.

Les villes historiques sont généralement positionnées sur un lieu identifiable et reconnaissable. La colline, le flanc, l'éperon, le bassin, la confluence de deux fleuves situent et décrivent brièvement et clairement la situation géographique et morphologique de la ville: Tiaret, qui se tourne vers les hauts plateaux, couchée dans la cuvette de la colline; Tenes sur le plateau au sommet de la colline donnant sur la mer; Mostaganem, sur le système vallonné autour de la confluence de deux «oued»;

LA GRANDE DIMENSION DANS LA VILLE: ALGER





LA VILLE EFFRITÉE. LA VILLE DES EDIFICES: SKIKDA



LA VILLE EFFRITÉE. LA VILLE DES EDIFICES: SKIKDA



LA VILLE COMPACTE. LA VILLE DES ESPACES FERMÉS: TAGHIT



LA VILLE COMPACTE. LA VILLE DES ESPACES FERMÉS: GUELMA, QUARTIER SPONTANÉ

Timimoun, au bord de la falaise qui donne sur la sebkha... Ils disent comment la ville s'est appropriée du site et lui appartient après en avoir reçu la forme et le caractère.

Avec la croissance et l'expansion de la ville, le site n'est plus identifiable avec un seul lieu, qui peut aussi être articulé et complexe dans son unicité, ou avec un seul épisode de la forme du terrain. Le site de la ville contemporaine, envahissante et sans limites, devient la dimension territoriale, avec son nombre et sa variété d'épisodes orographiques: collines, flancs de colline, vallées, failles, plaines, que la ville trouve en avançant et couvre peu à peu, parfois indifféremment, dissimulant ou éliminant les formes du terrain, surtout quand celles-ci sont faibles et peu caractérisées, parfois selon des choix et des modalités qui répondent aux règles justes et permanentes de l'implantation, comme l'exposition, l'inclinaison, l'exposition au soleil, l'abri du vent, l'élévation des lieux, les panoramas, la visibilité, l'accessibilité. Le système complexe d'équipements et de lieux publics (Parc urbain, Palais de la Culture, Monument aux Morts de la guerre de Libération, Centre commercial) réalisé sur la crête de El Riadh à Alger, selon un projet de planification qui a su tirer profit des potentialités offertes par le lieu, que ce soit pour ses valeurs panoramiques ou pour sa vaste visibilité, et le petit quartier spontané de Souk Ahras qui grimpe sur le versant d'une colline bien exposée à sud-est, sont deux exemples extrêmes de la sagesse des choix de localisation.

Ces deux exemples décrivent aussi le rapport qualitatif différent qu'ont avec le terrain la ville compacte des espaces et la ville effritée des édifices. La ville compacte couvre le terrain et le dissimule. La forme du terrain devient ainsi la forme du complexe urbain et finit même par modeler la forme des édifices. C'est le cas du front urbain sur le port d'Alger, où le dénivellement est comblé par des grandes arcades qui abritent des magasins, des entrepôts et des appartements et soutiennent la route qui coure en hauteur, le long de laquelle s'étend la grande rangée des édifices extrêmes de la ville qui se penchent sur la mer. C'est aussi le cas de la structure de trois niveaux d'édifices et d'espaces publics de Bejaia où, depuis la cote du port, un premier édifice s'appuie au flanc, soutenant une route, longée d'un complexe d'édifices dont la terrasse de couverture est devenue la place centrale de la ville à partir de laquelle un système de rampes conduit ensuite à un niveau supérieur où se dresse une grande mosquée. Dans la ville effritée, où les édifices sont isolés et séparés les uns des autres, les espaces laissés libres d'un édifice à l'autre, parfois très vastes, permettent de conserver et de voir encore les lignes du profil orographique naturel. Les édifices et les œuvres

valorisent, par contraste, la forme du terrain libre. Il existe généralement un lien faible entre l'édifice et le terrain: les différents types de constructions reposent indifféremment sur le sol. Les déformations et les adaptations surviennent à la base de chaque édifice. De sorte que l'on peut aussi bien faire naître sur une colline un quartier de tours ou un quartier de maisons isolées, qui demeurent dans tous les cas un ensemble de tours ou un ensemble de maisons isolées égales à elles-mêmes, mais sises sur une colline.

Ainsi, en raison également des particularités du site, la ville assume une forme articulée en plusieurs parties, plus ou moins reconnaissables selon les caractéristiques de forme du terrain et la façon dont la ville s'y est adaptée. La dimension de ces parties dépend ensuite de l'étendue des épisodes de la morphologie naturelle qui servent de «soubassement» à la partie, et de la dimension globale de la ville: un petit quartier sur une colline, un groupe de quartiers sur le sommet d'une crête, une partie de ville dans la ville qui s'étend dans la plaine ou se dresse sur un complexe orohydrographique.

Cette articulation par parties due à la configuration du terrain est accompagnée, renforcée, ou encore substituée — là où le terrain ne possède pas de caractéristiques de forme suffisantes —, par une articulation par parties en fonction des différentes formes d'implantation urbaine et de bâtiments utilisées dans les différents lots et fragments qui constituent, nous l'avons dit, la ville moderne.

Le tissu des villes d'Algérie, et plus généralement des villes contemporaines, est un tissu à «gros grain»³, formé par des petits et grands lots dans lesquels sont construits des édifices publics, des petites unités résidentielles, des dépôts et des édifices industriels, des quartiers spontanés, des grands quartiers de bâtiments publics et des quartiers privés de construction «légale». Les centres historiques, quelque soit leur forme et leur genre, ne sont eux aussi qu'un des fragments qui composent le grain de la ville.

Même si globalement la ville contemporaine peut, de par sa configuration, être qualifiée de ville de lots, elle n'est pas informe, répétitive de manière homogène et monotone. Généralement, elle est en raison de son tissu à gros grain la ville des nombreuses variétés, des grands contrastes, des fortes oppositions.

En fonction de leur dimension, des relations spatiales et des conditions de forme d'ensemble de la ville, des conditions et rapports d'utilité, de la présence plus ou moins importante d'espaces non exploités et imbriqués, du genre et de la dimension de ces espaces, de la présence d'infrastructures ou de barrières d'autre genre, des situations de la

forme du terrain, les éléments du grain — les lots ou les agrégations de plusieurs lots —, forment les «parties» de la ville, les «villes dans la ville».

A partir des différents types de tissu urbain, d'implantation et d'édifice, l'on peut reconnaître au moins dix typologies d'éléments du grain dans la ville algérienne: celles «historiques» et celles de la ville plus récente (grosso modo la répartition entre les parties historiques et les parties contemporaines peut avoir comme point de référence temporel de séparation la date de l'indépendance: 1962). Les parties historiques sont les noyaux précoloniaux (plus ou moins transformés durant l'époque coloniale), les centres coloniaux d'implantation XIX^{ème} à tissu compact, et leurs expansions et achèvements successifs, les parties périphériques des centres coloniaux, qui se sont développées dans l'entre-deux-guerres, la ville coloniale construite de la fin de la Seconde guerre mondiale à 1962, et enfin les quartiers, généralement périphériques par rapport aux centres coloniaux, constitués selon des types d'implantation et des typologies traditionnelles. Dans la ville contemporaine d'après l'indépendance, l'on peut reconnaître cinq parties au moins: la partie résidentielle de construction publique, la partie résidentielle privée «légale», la partie résidentielle spontanée, la partie des institutions et des services publics et celle des zones industrielles.

Chacun des éléments du grain urbain possède des caractéristiques morphologiques très identifiables et reconnaissables et généralement, chaque «grain» a une dimension assez grande pour produire, globalement, la ville par lots dont nous avons parlé plus haut.

Les «grains historiques», malgré les différences profondes de dessin d'ensemble, de dimension, de forme d'espaces et d'édifices qu'ils présentent entre eux — qu'il n'est pas opportun d'examiner dans les détails ici —, possèdent tous la caractéristique d'être construits selon le modèle de la ville compacte, de la ville construite selon les modèles millénaires de l'implantation structurée par les espaces publics, à leur tour définis dans l'espace par les façades continues des bâtiments qui les bordent. Certains prodromes d'un modèle différent de morphologie et de mode d'implantation, qui aurait porté de la ville compacte à celle des fragments et de la ville de l'espace public à celle des édifices, se devinent déjà dans quelques exemples de la périphérie coloniale construite dans l'entre-deux-guerres. Mais c'est après la Seconde guerre mondiale que commence réellement, surtout dans la ville de production publique, la vraie révolution dans l'implantation et dans l'espace de la ville d'Algérie.

C'est à l'intérieur des différents grains qui composent le tissu de la ville, et dans leur façon d'être

conçus, planifiés et produits, que l'on retrouve la présence de la grande dimension en tant que caractère constitutif et potentiel de qualité de la ville contemporaine: dans la grandeur des édifices et dans leurs formes volumétriques simples et élémentaires, dans la forme dilatée, ouverte et complexe des espaces publics, dans la répétition en série des constructions et des types de rues, dans l'apparence éloignée et abstraite de nombreuses parties de la ville, comme celles de la résidence publique, des services et du tertiaire.

La grande quantité de logements à produire, l'ampleur des interventions, les «quartiers» publics constitués de milliers de logements — où est généralisé l'emploi des technologies industrialisées, le choix programmé de typologies de bâtiments à faible indice de couverture du terrain et la volonté de «signes» urbains forts —, sont les facteurs qui produisent la grande dimension des édifices. Le panorama urbain est fait de tours élancées, de hauts parallélépipèdes lamellaires, de grands volumes dominants, d'énormes «murs» de bâtiments, de signes forts et uniques ou répétitifs de façon monotone. Les grandes dimensions des bâtiments se mesurent, avec grand contraste, par le tissu de dimensions plus réduites de quartiers et d'édifices voisins ou imbriqués, parfois avec un mélange fin de petites et grandes dimensions, ce qui reproduit l'effet de contraste de la ville fragmentée jusqu'à l'échelle de chaque groupe d'édifices.

Autant la ville historique est celle des espaces, autant la ville contemporaine est celle des édifices. La ville historique possède en effet des espaces clos, de formes définies reposant sur des géométries simples, continuellement délimitées par les façades des édifices, des espaces statiques, reliés par les couloirs des rues. Dans la ville contemporaine, l'espace est en revanche ouvert, fluide, dynamique. Il n'est pas délimité mais il enveloppe les volumes des édifices, séparés les uns des autres. C'est un espace qui s'étend de manière continue et presque homogène autour et entre les divers édifices à l'intérieur des quartiers, se déverse dans les rues, s'élargit pour devenir parc, zone inculte, lots encore à bâtir, s'étend dans les zones qui séparent les quartiers des autres quartiers, les grains des autres grains, jusqu'à devenir de manière continue et fluide l'«extérieur» de la ville.

Dans la ville contemporaine, ce ne sont pas les rangées de façades des édifices qui créent l'espace, mais les édifices eux-mêmes, avec leurs volumes et leurs enceintes. La ville contemporaine est aussi une ville d'enceintes.

La forme de l'espace et les diversités d'usage et de régime de propriété sont signalées par des marges légèrement en hauteur ou à même le sol. Les enceintes, les grilles, les murs, les haies, les



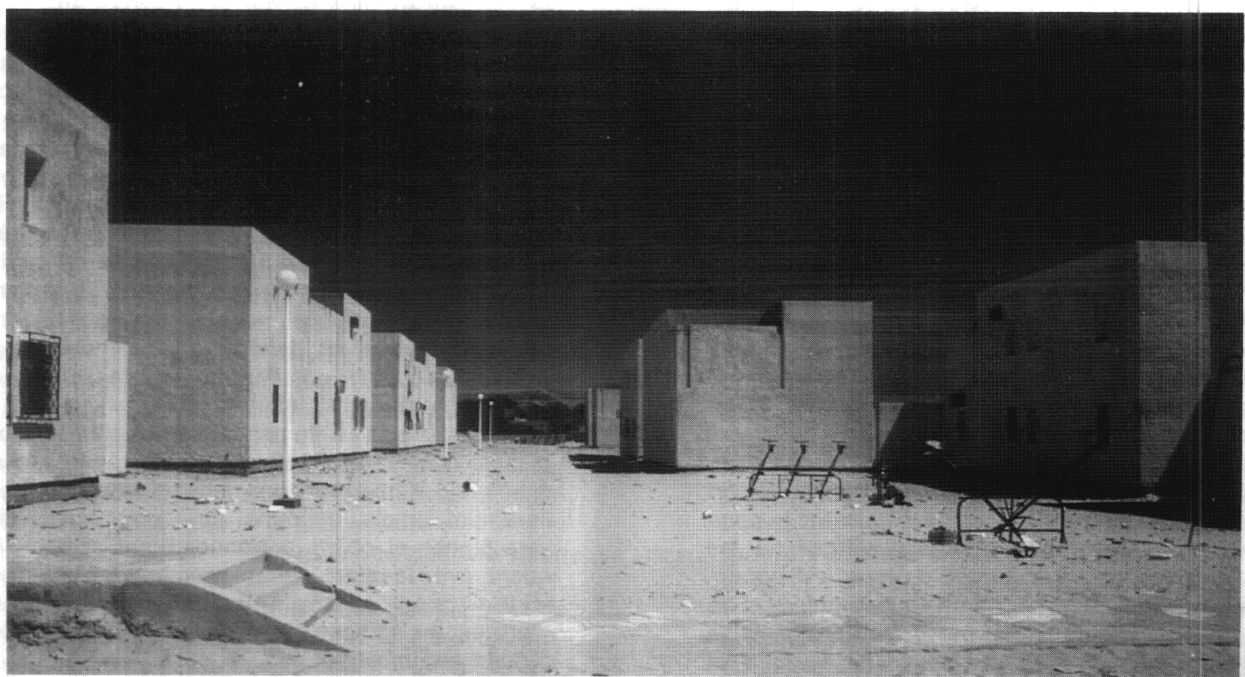
LA VILLE ABSTRAITE, REPETÉE, ÉLOIGNÉE: ANNABA



LA VILLE ABSTRAITE, REPETÉE, ÉLOIGNÉE: CONSTANTINE



LA VILLE ABSTRAITE, REPETÉE, ÉLOIGNÉE: TIARET



LA VILLE ABSTRAITE, REPETÉ, ÉLOIGNÉE: GHARDAIA

bosquets, les limites de dallage et les limites entre différents types de dallage sont les principaux instruments utilisés dans le but de «délimiter» l'espace. Les édifices sont toujours des objets au sein d'un espace qui doit être isolé par rapport à d'autres espaces édifiés ou non.

L'espace qui s'insinue et se propage librement permet d'avoir, entre un édifice et un autre, entre un arbre et un autre, par dessus les haies et les enceintes, des vues dans toutes les directions quelque soit l'endroit où l'on se trouve. De la rue l'on peut voir jusqu'au fond du quartier et de l'intérieur du quartier l'on a des vues sur l'extérieur, les rues, les plantations d'arbres, les autres parties de la ville jusqu'aux paysages extérieurs des champs, des bois, des cours d'eau et des collines. La grande dimension de la ville réside aussi dans cette dimension d'espace fluide, sans confins et sans délimitations, qui semble continuellement inviter à le suivre vers les autres parties de la ville et le territoire extérieur.

La répétition suggère et fait penser à la grande dimension. La répétition d'une série d'éléments peut faire partie d'un cycle ou d'une multitude indéfinissable. Elle sous-entend des continuités et des potentialités indéfinies.

La ville contemporaine est une répétition d'œuvres et d'édifices aussi bien sur grande échelle que dans le cadre restreint des différents grains qui composent le tissu. Les mêmes types de routes et d'édifices se retrouvent, avec de légères variantes, un peu partout: sur le territoire et dans la ville, sur la côte, sur les hauts plateaux et dans le désert. Et dans les différents quartiers, surtout publics, on retrouve les mêmes types d'édifices avec la même architecture, quelquefois avec des variations dans leur hauteur ou dans la couleur de leurs façades. Ils sont ordonnés de façon monotone, sur des files ou des grilles géométriques, ou disposés selon des lignes organiques courbes et sinueuses. Même dans les quartiers privés, les quartiers «légaux», où la structure urbaine la plus utilisée est la grille orthogonale, l'on retrouve, de façon peut-être moins évidente, la forme de la répétition. Le même type d'édifice, assez semblable au pavillon ou à la petite villa, y est toujours différemment interprété, adapté, revêtu de formes et de matériaux. Mais dans chaque quartier se répète inévitablement les caractéristiques substantiellement stables du type: les dimensions, les modes d'accès, les dimensions du lot, la position par rapport aux rues, l'utilisation du rez-de-chaussée, le nombre d'étages. L'effet de répétition, atténué par les mille variations sur le thème du type, est cependant amplifié, dans le rythme soutenu dérivant de la régularité de la grille, par la petite dimension des lots et par la proximité relative des édifices qui en dérive, par les alignements le long des rues,

généralement renforcés par les enceintes, même si ces dernières sont faites de formes et de matériaux différents. L'aspect relativement compact du grain qui en résulte rend évident que la forme de ces quartiers est, de ce qui a été créé dans la ville contemporaine, ce qu'il y a de plus proche de la ville historique. Il y a ici homogénéité avec variation du tissu, même en l'absence d'épisodes imprévus et d'exception. Ici l'espace est formé par les alignements des rues, et les parcours suivent ces canaux, sans qu'il soit possible de traverser les îlots, même si l'éloignement des différents volumes permet des vues transversales dans et au-delà les îlots. Et souvent, quand l'édifice est construit sur le confin du lot, il abrite au rez-de-chaussée des boutiques et des bureaux.

La grande dimension est à la fois la cause et l'effet de la ville contemporaine, éloignée et abstraite...

La ville moderne est bâtie selon des modèles, des conceptions, des modalités de projet et de construction reposant sur des règles quantitatives, de fonctionnement et d'implantation souvent prédéfinies et généralisées. La forme qui en résulte a tendance à être abstraite, reproductible n'importe où. Elle semble avoir peu de contact avec le caractère concret et individuel des lieux.

Le terrain de pose des édifices assume, de par la façon dont il est conçu dans le projet et traité par terrassements et nivellements, le concept abstrait du plan géométrique. Les volumes de forme simple des édifices, plusieurs fois répétés, semblent reposer sur le sol avec une extraordinaire légèreté, qui leur est donnée par le caractère étranger évident par rapport aux lieux, par le sentiment du hasard de leur présence, de leur disposition dans le paysage urbain et de leurs positions réciproques. Les édifices semblent les boîtes légères d'un modèle, qui peuvent être facilement déplacées et recomposées de diverses manières. Les quartiers et les édifices apparaissent sans racines, peut-être parce qu'ils sont encore trop récents et trop neufs, peut-être aussi parce qu'ils ressemblent trop au projet dessiné sur le papier. Ou peut-être parce que les transformations du terrain, des lieux et du panorama sont encore trop évidents, de sorte que l'on parvient facilement à imaginer «comment c'était avant».

La ville abstraite est un panorama de volumes simples et précis, de quelques objets répétés plusieurs fois et trop ordonnés dans un espace singulièrement simple, dépourvu des nombreux et divers signes et objets qui encombrant et compliquent, avec le temps, l'établissement de l'homme. Ici il n'y a que le terrain, le parking, pas ou peu d'arbres, les édifices et le ciel. La forme de la ville réduite et simplifiée.

La ville contemporaine est aussi, surtout dans ses

parties plus extérieures, une ville qui n'est pas finie, qui attend d'être achevée. Le sentiment du non fini, des développements immédiats possibles, des événements futurs imminents ou lointains, des transformations encore possibles sont d'autres aspects de la grande dimension. La périphérie se transforme chaque jour, elle se modifie dans le temps, elle s'enrichit d'édifices, d'objets, d'activités.

Les zones libres, vers l'extérieur ou imbriquées entre les différents grains de la ville, peuvent être transformées en espaces verts, en parcs publics, en sièges de services ou en canaux d'infrastructures. Dans les quartiers publics, le large espace disponible qui s'étend entre les édifices est encore à exploiter. L'on pourra y planter des arbres et créer des jardins, comme ont commencé à le faire les habitants du quartier de Bab Ezzouar près d'Alger. Ce seront ainsi les arbres qui donneront des racines à la ville. L'on pourra y bâtir d'autres édifices et activités, pour tenter d'introduire dans la ville de la grande dimension la variété et la complexité du tissu compact de la ville de la petite dimension, la sécurité, la certitude, la protection et la clarté de l'espace clos, comme on le fait aux pieds de l'énorme «barre» des Dunes, à Alger toujours. L'on pourra aussi installer, dans les édifices résidentiels déjà existants, des magasins et des bureaux, et créer ainsi des lieux de rencontre, des espaces où s'arrêter et faire halte, d'un genre nouveau par rapport aux places et aux ruelles traditionnelles.

Des interventions sont aussi sollicitées pour achever les quartiers résidentiels privés légaux en les dotant de jardins et de parcs publics, et aussi pour récupérer et réorganiser les quartiers de bâtiments spontanés.

Les quartiers spontanés nécessitent un discours à part. Ils sont construits selon une implantation et des typologies traditionnelles, auparavant faites de pierre ou de terre et aujourd'hui de blocs de béton, qui offrent facilement une qualité de logement et d'aspect. C'est le cas de Guelma, où une fois créés les égouts et l'eau et la lumière apportées dans les demeures, le dallage des rues, le crépissage et la peinture des maisons, réalisés en partie par les habitants du quartier eux-mêmes avec des fonds publics pour l'achat du matériel, ont fait ressortir toute la dignité et la beauté de l'homogénéité et de la variété de l'implantation urbaine et des architectures des édifices, dissimulés avant sous la boue et la poussière des rues et sous la précarité et la pauvreté des blocs de béton à l'état brut.

Quelles sont les caractéristiques de l'«image» de la ville de la grande dimension? Quels lieux, parties et éléments de la ville construisent et ordonnent la carte mentale qui organise et structure la

perception, la connaissance et la compréhension de la forme de la ville contemporaine? Quels lieux, parties et éléments en composent la structure urbaine⁴ porteuse? L'étendue et la fragmentation en grains du tissu de la ville rend nécessaire une stratification et une intégration de l'image et de la structure de la cité à deux niveaux.

Le premier niveau est celui de l'image d'ensemble. La grande étendue porte à la construction d'une image qui s'articule à partir des caractéristiques et de l'échelle du territoire. La ville, qui sinon est incompréhensible dans sa forme, est organisée et structurée par les grands signes naturels (fleuves, collines, failles, ravins, côtes) ou artificiels (les grandes infrastructures). L'image de base de la ville, à savoir sa structure formelle de premier niveau, est constituée par des zones (parties ou grains ou quartiers) et par les grandes lignes d'infrastructures, les routes en particulier. La forme de la ville continue, à grain fin, sans solutions de continuité, est difficilement compréhensible. La lisibilité de la forme et de l'image de la ville dépendent de la lisibilité des formes des parties qui la composent. La qualité d'ensemble de la forme de la ville est la lisibilité, la qualité, la variété et l'articulation des grains qui la composent. Homogénéité et caractère unitaire de l'implantation urbaine et de l'architecture, facilité de reconnaissance des limites, appartenance claire à une unité morphologique de l'oro-hydrographie du site de la ville. Telles sont les qualités physiques qui font émerger les parties et les grains du corps global et indistinct de la ville. Les grandes routes, déjà évidentes de par leur rôle de liaison et de distribution, assument une importance encore plus grande si leur tracé suit les lignes de conformation de la morphologie du site: routes de crête, fonds de vallée, mi-côte...

A cette image de base, les éléments urbains du second niveau donnent caractère, profondeur et couleur. Il s'agit de lieux ou d'objets particuliers appartenant aux différentes parties ou grains dont la capacité d'entrer dans l'image dépend de l'importance de leur usage et de leurs formes.

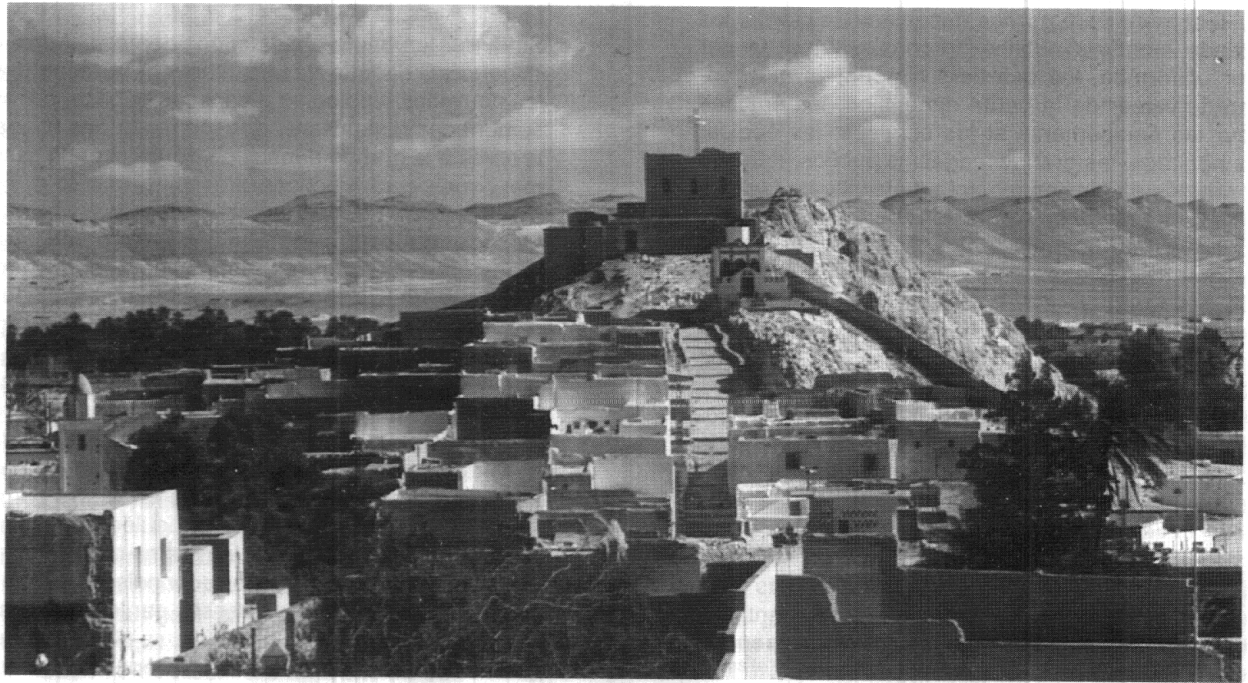
De sorte que l'image de la ville contemporaine peut être composée d'éléments de nature et de dimension très variées. Elle peut être très articulée et complexe ou définie seulement par quelques éléments. Elle peut être composée de morceaux séparés entre eux qui émergent comme des îles dans le corps de la ville, ou à l'inverse d'éléments liés par de fortes relations spatiales ou fonctionnelles qui leur confèrent une image structurée et cohérente qui couvre dans certains cas toute la ville. Beaucoup d'éléments contribuent à construire la structure formelle de la ville et à en créer l'image: les autoroutes urbaines, les ponts et les viaducs, les structures technologiques des



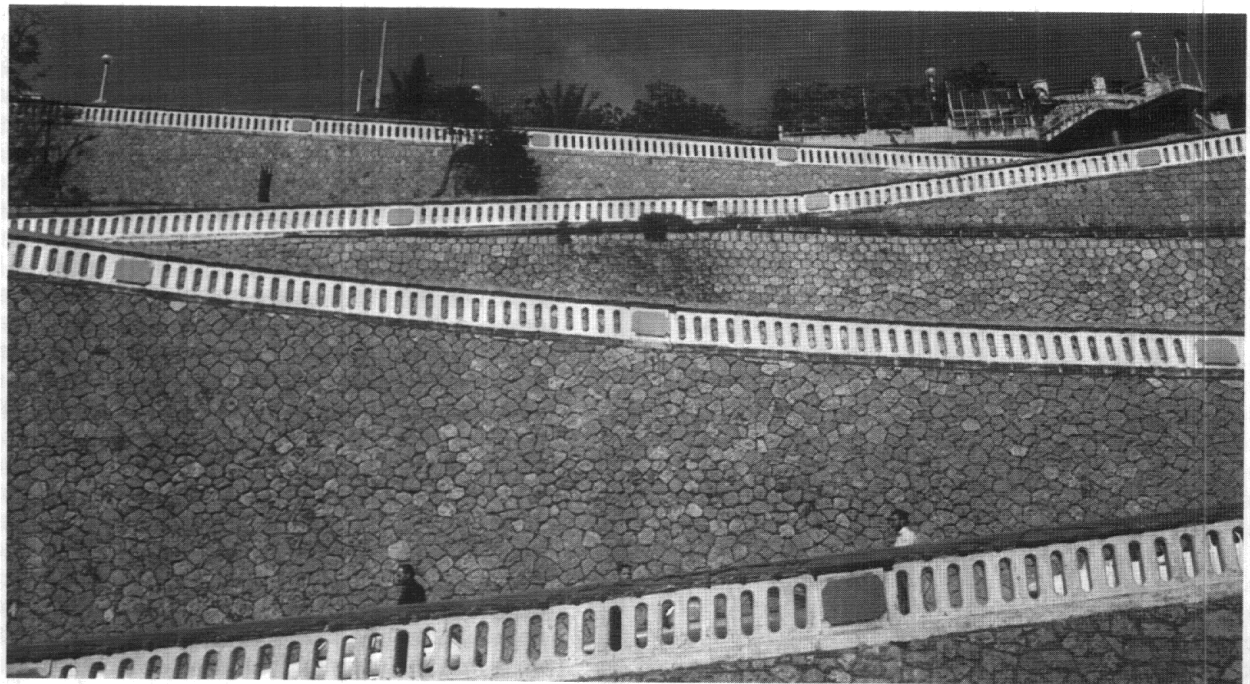
LA VILLE DE LA PETITE DIMENSION: EL GOLEA



LA VILLE DE LA PETITE DIMENSION: TLEMCEM



LA VILLE ET LE SITE: LAGHOUAT



LA VILLE ET LE SITE: CONSTANTINE

réseaux de communications, expression immédiate du sentiment de la grande dimension de la ville, les grands quartiers publics reconnaissables de par leur uniformité, les quartiers historiques qui donnent la valeur de la petite dimension, les édifices pour les équipements et les services, les écoles, les hôpitaux, les grands magasins publics, diffusés et répétés en plusieurs points de la ville de façon à former un réseau de points de repère, les places et les ruelles du commerce, les jardins et les parcs, les grands édifices, les tissus compacts et entassés des quartiers privés légaux et spontanés, les monuments et les signes de l'histoire, les lieux panoramiques, les lieux historiques, les marchés, etc.

Mais c'est encore le lieu public, traditionnel ou nouveau sur le plan de sa dimension, de sa forme et de son usage, qui assume et soutient le rôle d'élément porteur de la structure formelle et de l'image de la ville.

A Alger, le complexe de lieux publics construit sur la crête de El Riadh — le Parc public, le Palais de la culture, le Centre commercial, le Monument aux Morts — se présente comme le centre représentatif de la ville d'après l'indépendance.

La ville d'Arzew se divise quant à elle en trois parties: le petit centre colonial et les deux grands quartiers publics, deux morceaux de ville constitués seulement d'édifices. Mais l'image de la ville se condense dans la petite place du centre colonial et dans l'immense espace constitué par les parcours de promenade, les plantations de palmiers, le bord de mer et le petit port. Et au loin, le panorama de la grande raffinerie, avec ses cheminées, ses réservoirs et ses tubes.

Skikda est constituée de son centre historique et d'une vaste étendue de constructions modernes. Le centre historique est construit sur les deux flancs d'une dépression qui descend vers la mer. Au fond de la dépression passe une route commerciale à arcades, qui abrite aussi les bâtiments de l'administration, centre de la ville et de son image, vers laquelle descendent des deux pentes latérales les maisons et les rues de la ville. Dans la plaine qui s'étend derrière le centre historique apparaît la ville contemporaine, qui semble couler comme un fleuve en crue depuis la vallée de la ville historique. L'on découvre une unique zone urbaine, formée par un grain fin d'implantations urbaines et de typologies de bâtiments de tous genres, homogène dans sa fragmentation et dans la variété de ses fragments, sans marges, sans limites.

L'image de Bordj Bou Arreridj, sur les hauts plateaux du centre, est entièrement concentrée dans la petite colline rocheuse sur laquelle se trouve le fort colonial, petit et moche. La petite colline, d'où l'on admire le panorama de la ville, vaste et continu dans la plaine légèrement ondulée, est le seul épi-

sode identifiable et émergeant de la masse des édifices.

Setif, sur les hauts plateaux occidentaux, Adrar et Touggourt, dans le désert, illustrent la façon dont les nouvelles typologies d'espaces publics, qui assument des dimensions, des formes et des usages propres à la grande dimension, réussissent à assumer, sans contradictions d'échelle, le rôle d'éléments principaux de l'image de la ville.

L'image du centre de Setif est le grand parc «construit», qui inclue les vestiges de la muraille byzantine et de la ville romaine de Setifis. La ville est disposée autour de cette grande zone, qui regorge de ruelles plantées d'arbres, de services et d'équipements, de bosquets, de pavillons, de petits lacs, de restaurants et possède une grande roue panoramique, visible de n'importe quelle partie de la ville. Les édifices de l'administration et des services publics donnent sur les bords flous du grand parc.

Adrar est une ville complexe, articulée autour des «ksour», qui en constituent les grains originaires et qui sont aujourd'hui à peine reconnaissables, soudés les uns aux autres et pressés par les bâtiments récents. La complexité de la ville se simplifie et se résout cependant dans l'image prépondérante de l'immense place, tirée de la Place d'Armes, de forme rigoureusement rectangulaire, sur laquelle donnent les bâtiments publics et les basses arcades. La grande dimension de la place annule celle des édifices, pas plus hauts d'une douzaine de mètres, et l'énorme espace vide, qui toutefois permet encore de lire la régularité géométrique des limites, rend totalisante la perception du sol de pavés et du ciel. La place est un lieu abstrait, hors échelle, hors contexte, dans la lumière du désert.

Le cœur de l'image de Touggourt est une zone née de la croissance de la ville: un grand espace, vaguement triangulaire, qui s'est formé par hasard et sépare maintenant la ville en trois parties, aux bords de la palmeraie: deux quartiers historiques et la ville moderne. Cet espace joue aujourd'hui, depuis la construction à ses extrêmes de bureaux publics et de magasins, le rôle d'espace central de la ville, une espèce de parc-place, articulé par des groupes d'arbres, limité par les premières façades compactes des quartiers historiques et par les grands volumes de bâtiments isolés qui constituent une délimitation fragmentaire s'ouvrant vers la ville nouvelle et la palmeraie.

La ville de Tebessa illustre elle aussi la façon dont un espace public peut, en dilatant les dimensions, établir des rapports d'échelle paritaires avec les grains qui composent la structure de la ville. L'image principale de Tebessa est devenue la grande place récemment construite le long du côté-est de la muraille byzantine, à l'extérieur de cette dernière. Les autres parties de la ville, à savoir le centre historique, les quartiers spontanés qui le

bordent sur ses côtés est et sud et la grande étendue très récente qui descend vers la plaine, se disposent, dans la structure formelle et dans l'image de la ville, autour de ce grand espace public.

Quelques considérations finales

La caractéristique de la ville contemporaine est celle de la grande dimension qui, en Algérie comme ailleurs, a été une nécessité et, en partie du moins, le sera encore dans le futur.

Les nécessités inéluctables de la grande dimension résident dans la grandeur et dans l'étendue de la ville, dans l'intensité de sa croissance, démographique et fonctionnelle, dans ses exigences de fonctionnement (grandes routes, grands espaces, grands édifices) et en partie dans les modalités techniques et opérationnelles de sa construction, qui donnent naissance à la ville sans limites, à la ville par lots, à la ville envahissante, qui dépose des signes urbains partout sur le territoire.

La ville de la grande dimension possède des caractéristiques qui sont déjà, ou peuvent devenir, des facteurs de qualité pour la ville contemporaine: il est peut-être nécessaire d'approfondir son évaluation, de mieux la regarder et de mieux la comprendre. Le fait est que la qualité de la ville contemporaine n'est pas celle de la ville historique, de la ville de la petite dimension. La petite dimension signifie le grain fin, l'espace public clos et délimité, les variations continues et d'échelle petite et minuscule, les contrastes forts mais en nombre réduit puisque leur existence dépend des épisodes exceptionnels du tissu, les édifices proportionnés aux dimensions des arbres et des profils du terrain et l'attention à ses moindres configurations, l'adaptation du nouveau aux situations déjà existantes.

Cette ville ne peut être uniquement considérée avec la nostalgie de la perte ou du renoncement. La petite dimension est elle aussi une caractéristique nécessaire de la ville, car les exigences d'un environnement et d'un climat confortables dans l'espace public, de son caractère facilement reconnaissable et clair dans la configuration de l'espace, de l'identification des lieux, des signes de la mémoire, de la facilité de rencontre, du plaisir de se déplacer et de vivre au grand air, et aussi de la perception de la petite échelle sont des exigences permanentes, physiques et perceptives, sociales et culturelles. Avec la grande dimension, même la petite dimension est une question de pensée, de concepts, de comportements techniques et opérationnels, de culture.

Ce dont la ville a besoin n'est pas d'une nouvelle révolution, de refus aveugles et impossibles ou de nostalgiques évocations, mais d'une intégration des deux dimensions. Introduire les exigences de l'une dans les nécessités de l'autre, en confiant non

seulement à la culture du projet mais aussi, patiemment, aux sédimentations du temps la réforme et l'adaptation de la ville de la grande dimension.

Paolo Colarossi

¹ Les connaissances et les documentations sur la situation des villes d'Algérie rapportées ici sont en grande partie le fruit d'une recherche menée en 1988 (responsable scientifique P. Colarossi, coordination Centro Analisi Sociale, Roma) dans le cadre du programme de coopération du Département pour la Coopération au Développement du Ministère italien des Affaires Etrangères, en collaboration avec l'Ecole Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme d'Alger. Le service photographique est de Judith Lange.

² Cf. F. Abdeladim: «Urbanisation et planification urbaine en Algérie». Dans: «Urbanistica PVS» n. 1/1990.

³ Cf. K. Lynch: «Progettare la città»; Etas Libri, Milan, 1990. «Le grain, à savoir la structure interne d'une implantation urbaine, est un autre aspect fondamental de son tissu (...). Par ce terme l'on entend la façon dont les différents éléments qui composent une implantation s'entremêlent dans l'espace (...). Le grain du mélange est fin quand des éléments semblables, ou des petits groupes d'entre eux, sont disséminés de façon rare parmi d'autres éléments très différents; il est gros quand de vastes zones caractérisées par un élément unique s'alternent différemment avec d'autres caractéristiques» (pages 273-274).

⁴ Pour la signification et le rôle du concept de structure urbaine dans la lecture et dans le projet de la ville et pour ses relations avec l'image de la ville, se référer à «Struttura della città e piano urbanistico» de P. Colarossi. Dans: «L'Urbanistica degli anni '90», F. Angelini. Milan, 1993.

LA VILLE ET LE SITE: BEJAIA.

